

Polygraphisme et mixité graphique. Note sur les additions d'Arias (1060-1070) dans l'Antiphonaire de León

Je remercie chaleureusement Michael I. Allen (Université de Chicago), David Ganz (King's College, Londres) et Dominique Stutzmann (CNRS) pour leur relecture critique de cet article et leurs utiles conseils.

THOMAS DESWARTE

Université d'Angers / CERHIO (UMR 6258) – CESCUM (UMR 7302)

thomas.deswarte@univ-angers.fr

RECIBIDO: 4-02-2013

EVALUADO Y ACEPTADO: 20-07-2013

TERRITORIO, SOCIEDAD Y PODER, n° 8, 2013 [pp. 67-84]



RESUMÉE: Durant les années 1060/1070, des additions sont ajoutées en cursive wisigothique sur plusieurs folios introductifs de l'Antiphonaire de León, et un nouveau cahier écrit en minuscule y est inséré (fol. 20-27). Ces ajouts, qui traitent tous de computistique, émanent peut-être d'une seule et même personne dénommée Arias. Cette hypothèse est renforcée par l'existence d'autres cas de polygraphisme déjà mis en évidence et qui ne

Arias' additions (1060-1070) in the Antiphonary of León). The Antiphonary of León is a manuscript composed in the middle of the 10th century, perhaps in the monastery of Santiago of León. It is constituted by 306 folios divided in two parts: introductory folios (f° 1-27) and the antiphonary itself. During the 1060's, some texts in visigothic cursive are added on several introductory folios, and a new quire in minuscule is inserted (fol. 20-27). In this two cases, the copyist give his name: Arias. This additions may proceed from two different persons, because there are indeed two Arias during this years: Arias Díaz, main «notarius» of the king during the 1060's, and Arias Vimaraz, procurator of Santa María's chapter in León during the 1070's. But there is maybe only one copyist behind this two scripts, in particular because this texts are all about computistic. Moreover, the copyist is more probably Arias Díaz, because of his status of «notarius regis» and the chronology ; in this case, this identification would confirm the close relationship between the kingship and the antiphonary of León in the middle of the 11th century.

We know others copyists who are able to write several scripts, for example Vigila, who writes in 974-976 his famous manuscript Escorial D-I-2 in minuscule, cursive and litterae elongatae. In fact, this polygraphism - that is the ability for one person to use several scripts -, is more widespread than we thought before; but it seems to cause rarely contaminations between writings: in Sahagún, Munio's minuscule never influenced his cursive. On the other hand, graphic mixity, that is the mixing by one hand of letters coming from different alphabets, prove the porosity

s'accompagnent jamais de contaminations entre les écritures. A l'issue de cette analyse, nous proposons donc cette hypothèse: polygraphisme et mixité graphique sont deux réalités distinctes et contradictoires.

MOTS-CLÉ: Paléographie. Écriture wisigothique. León. XIe siècle

ABSTRACT: (Polygraphism and graphic mixity. Note about

of a script, when his 'monograph' copyist is under pressure from another script, which he doesn't master. Graphic mixity is characteristic of period of graphic transition, for example in Catalonia during the 9th century, when frankish script increase little by little at the expense of visigothic writing. In this respect, a small note in the Antiphonary (f° 12r), which can't proceed from Arias, is written in a visigothic cursive influenced by minuscule. On the other hand, about 1100, the adoption of french writing causes less graphic mixity than polygraphism and 'multigraphism', that is the coexistence in one scriptorium of copyists using each one a different script (as in San Vicente de Oviedo, where two monks write respectively in visigothic and caroline).

By studying additions of Arias in the introductory folios of the Antiphonary of León, and other cases of 'polygraphism' and graphic mixity, we state that, in most of the cases, one copyist has got as many scripts as alphabets, but no more. Only few polygraph copyists use very punctually a mixed script, as in Monte Cassino during the 11th century. Usually, mixed writing is not the third writing of a copyist mixing two alphabets which he masters perfectly: it is the only script of one copyist, whose principal alphabet is under pressure from another script, which he masters imperfectly. So our hypotesis is that, during the Early Middle Ages, polygraphism and graphic mixity are most of the time two different and contradictory realities.

KEYWORDS: Paleography - visigothic script - León - XIth c.

Le manuscrit de l'*Antiphonaire de León* (Archivo de la Catedral de León, ms. n° 8, désormais ACL 8), dont l'origine remonte au milieu du dixième siècle¹, est constitué d'un codex de [I-II] + 306 + [III-IV] folios² organisés en trente-neuf cahiers : après un premier cahier de trois folios, suivent trente-huit quaternions. Le cœur de ce livre liturgique (f° 28v-306r) rassemble les chants de la messe (*ad missam*) et ceux de l'office dit 'cathédral', généralement ceux des vêpres (*ad vesperum*) et des matines (*ad matutinum*)³. Avant l'antiphonaire proprement dit, figurent *ab initio* des folios introductifs (f° 1-27) contenant des textes liturgiques, une présentation de l'antiphonaire, des miniatures décoratives, un calendrier, des tableaux, des rosaces et un traité de comput. Le codex original, qui ne comprenait ni les actuels folios 2 et 3, ni le quatrième cahier (f° 20-27), était un livre monastique, probablement destiné à la communauté de Santiago de León ; il fut réalisé pour

l'abbé Ikila, dont le nom apparaît dans le petit poème du folio 1v (*Agustior promicans mente Ikilani abba tue*) et dans l'*ex-libris* du folio 6r (*Librum Ikilani*)⁴.

Au onzième siècle, sur les espaces demeurés vierges des folios 1 et 4-19, ce manuscrit s'enrichit de diverses additions, notamment de *marginalia*, de souscriptions, de seings royaux et de pièces liturgiques. Une place à part doit être réservée à plusieurs ajouts réalisés entre 1060 et 1070 : il s'agit de commentaires computistiques écrits en cursive wisigothique sur plusieurs folios et d'un traité de comput copié en minuscule wisigothique sur le quatrième cahier. Derrière ces deux écritures, dom Louis Brou voyait deux copistes homonymes, qu'il dénommait par commodité Arias I et Arias II⁵, alors que d'autres n'envisageaient qu'un seul scribe – le futur évêque d'Oviedo (1073-1094) selon Justo Pérez de Urbel⁶.

De fait, nous devons nous départir de l'idée qu'une même personne ne puisse utiliser qu'une seule écriture.

¹ Zacarías GARCÍA VILLADA, *Catálogo de los códices y documentos de la Catedral de León*, Madrid, 1919, n° 8, p. 38-40 ; Agustín MILLARES CARLO, *Corpus de códices visigóticos*, Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ et al. (éd.), 2 vol., Las Palmas de Gran Canaria, UNED, 1999, vol. 1, n° 81, p. 69-71 ; Susana ZAPKE, « Antifonario », dans Susana ZAPKE (dir.), *Hispania Vetus. Manuscritos litúrgico-musicales de los orígenes visigóticos a la transición francorromana (siglos IX-XII)*, Bilbao, Fundación BBVA, 2007, p. 252.

² Fac-similé : Ismael FERNÁNDEZ DE LA CUESTA (éd.), *Liber antiphonarivum de toto anni circulo a festivitete sancti aciscli vsque ad finem*, Madrid, 2011 ; Louis BROU, José VIVES (éd.), *Antifonario visigótico-mozárabe de la catedral de León*, Madrid-Barcelone, CSIC, t. I : *Edición del texto, notas e índices*, 1959, t. II : *Edición Facsimil* (sans les prologues), 1953, coll. Monumenta Hispania Sacra (V, 1-2).

³ Jordi PINELL, « El oficio catedral hispánico », *Phase*, 175, 1990, p. 9-37.

⁴ Thomas DESWARTE, « Analyse codicologique du manuscrit », dans Susana ZAPKE & Thomas DESWARTE (dir.), *Les folios introductifs de l'Antiphonaire de León. (ms. 8). Edition, étude et reproduction facsimilée/Los folios introductorios del antifonario de León (ms. 8). Edición, Estudio y reproducción facsimil*, Turnhout, Brepols [à paraître].

⁵ Louis BROU, « Le joyau des antiphonaires latins : le ms. 8 des Archives de la Cathédrale de León », *Archivos Leoneses*, 8, 1954, p. 7-114, p. 13-14.

⁶ Justo PÉREZ DE URBEL, « Antifonario de León, el escritor y la época », *Archivos Leoneses*, 8, 1954, p. 115-144, p. 118-122 ; José VIVES, Ángel FÁBREGA, « Calendarios hispánicos anteriores al siglo XIII », *Hispania Sacra*, 2, 1949, p. 339-380, p. 346.

Le 'polygraphisme'⁷ a ainsi été parfaitement prouvé par de nombreux travaux, notamment par ceux en Espagne de José A. Fernández Flórez et de Marta Herrero de la Fuente. Ce phénomène était d'ailleurs encouragé par la manière dont étaient copiés les manuscrits durant le haut Moyen Age, puisqu'ils étaient divisés en parties, chacune confiée à un scribe⁸ : le manuscrit Real Monasterio de San Lorenzo de El Escorial (désormais Escorial) n° D-I-2 (976, Albelda) rassemblait trois grandes parties copiées par Vigila (*Liber Judicum*, *Liber canonum*) et Sarracinus (*Decretales*)⁹.

Mais si 'digraphisme' il y a dans ces folios introductifs de l'Antiphonaire, il nous faut aussi comprendre ses modalités et, plus généralement, nous interroger sur le lien éventuel entre le polygraphisme et la mixité graphique – que nous définissons comme le mélange par une même personne de lettres venus d'alphabets différents à l'intérieur d'un même mot et/ou d'une même phrase. Peut-on suivre Carmen del Camino Martínez quand, à la fin de son article sur les origines de l'écriture wisigothique, elle affirme « qu'une personne habituée aux deux variétés fondamentales [d'écriture, i.e. la minuscule *redonda* et la cursive] mélange les formes des deux », jusqu'à parfois provoquer l'apparition d'une nouvelle écriture, en l'occurrence la semi-cursive¹⁰ ou bien, par exemple pour une époque antérieure, la semi-unciale¹¹ ? Ou bien, au contraire, la mixité graphique

résulte-t-elle d'abord d'un phénomène de contamination d'une écriture dominante (celle d'abord apprise par le copiste) par une autre, elle imparfaitement maîtrisée ?

1/ DEUX ARIAS ?

Dans les folios introductifs de l'Antiphonaire de León, les écritures ajoutées en cursive et en minuscule sont incontestablement très différentes. Arias II augmente le codex originel de l'Antiphonaire au moyen de son actuel quatrième quaternion écrit en minuscule wisigothique, qui comprend un traité de comput contenant des *argumenta* pour différents calculs, entrecoupés de développements computistiques et répartis en deux séries (f° 20r-23r et 23r-27v)¹². Il écrit durant les années 1067-1070 : *Modo vero colligitur omne tempus ab exordio mundi usque ad presentem, era millesima CVIII^a (1070), et fiunt sub uno annos VI mille CCLXIII (6264)¹³ ; et ab incarnatione Christi usque nunc, in era mille CVII^a (1069), sunt anni mille LXVII (1067). Secundum ego Arias exposui (f° 26ra)¹⁴ (Planche 1).*

Ce copiste, qui utilise à l'occasion des formes de lettres différentes (par ex. le *d* droit et le *d* oncial), possède in-

⁷ Nous utilisons ce néologisme, afin de désigner la capacité à maîtriser plusieurs écritures. Il est forgé à partir de l'adjectif « polygraphique », dont le sens 2 dans le *Trésor de la langue française* (<http://atilf.atilf.fr/>) est : « art d'écrire de plusieurs manières » (attesté en 1611).

⁸ Jean VEZIN, « La répartition du travail dans les 'scriptoria' carolingiens », *Journal des savants*, 3, 1973, p. 212-227.

⁹ José A. FERNÁNDEZ FLÓREZ, « Los protagonistas del año mil », *Codex Aquilarensis*, 16 (Actas del XIII Seminario sobre Historia del Monacato, Aguilar de Campoo, 2-5 de agosto de 1999), Aguilar de Campoo, 2000, p. 153-180 ; José A. FERNÁNDEZ FLÓREZ, MARTA HERRERO DE LA FUENTE, « Copistas y colaboradores en el monasterio de Albelda », H. SPILLING (dir.), *La collaboration dans la production de l'écrit médiéval* : actes du XIIIe colloque du Comité international de paléographie latine (Weingarten, 22-25 septembre 2000), Paris, 2003, p. 105-130. Je remercie José A. Fernández Flórez pour son aide bibliographique.

¹⁰ Carmen DEL CAMINO MARTÍNEZ, « Los orígenes de la escritura visigótica : otras posibilidades para su estudio ? », *Actas del VIII Coloquio del Comité Internacional de Paléografía Latina* (Madrid-Toledo, 1987), Madrid, 1990, p. 29-37, p. 35.

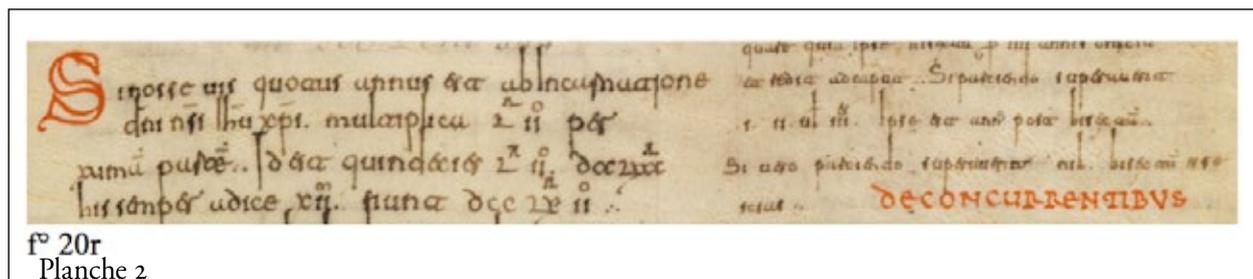
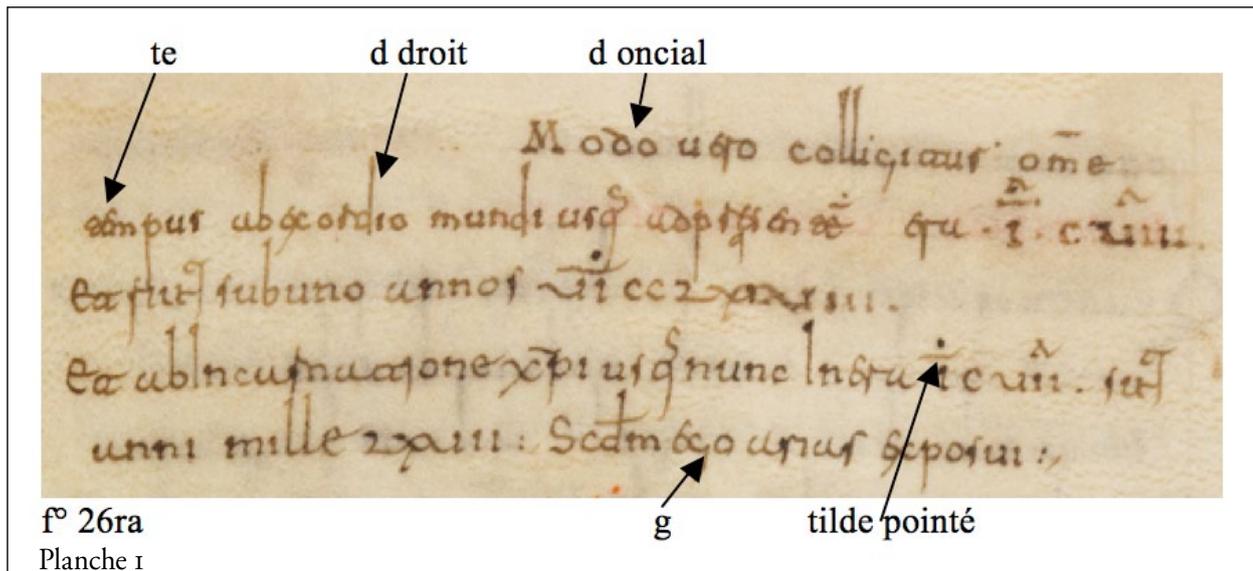
¹¹ Elias A. Lowe la définit comme une unciale utilisant au moins quatre lettres étrangères à cet alphabet : « A hand-list of half-uncial manuscripts », *Miscelanea Francesco Ehrle*, t. IV: *Paleografia e Diplomatica*, Rome (Studi e

testi, 40), 1924, p. 34-36, p. 35 (rééd. dans *Palaeographical Papers 1907-1965*, éd. Ludwig Bieler, Oxford, Clarendon Press, 1972, vol. 1, p. 139-141).

¹² A. CORDOLIANI, « Les textes et figures de comput... », art. cit.

¹³ Le *v* est barré deux fois. Je remercie Michael I. Allen de m'avoir proposé cette lecture.

¹⁴ Remarquons que les conversions entre l'ère hispanique et celle de l'Incarnation sont systématiquement erronées dans les passages originaux du traité : *Quando autem hoc scriptum est, sic fuerunt anni incarnationis Domini mille LXVII (1067) in era millesima CVII^a (1069) (f° 26ra)*. D'ailleurs, notre computiste se trompe également avec l'era quand il s'agit d'en dater l'invention, qui a lieu non pas en 5154 *anno mundi* mais en 5162 : *Ab exordio mundi usque ad tempus Iulii Cesaris, quando era inuenta est, fuerunt anni V mille CLIII (5154) ; et ex eo tempore usque anno incarnationis Domini fuerunt XXXVIII. Annos de incarnatione Christi sunt modo mille LXVIII (1068), in era mille CVIII^a (1070) (f° 27vb)*. Arias hésite aussi parfois dans ses calculs et retouche certains chiffres, comme au f° 27vb, où l'on hésite à lire *mille LXVIII* ou *mille LXVII* ; de même, au f° 26ra, *VI mille CCLXIII* est le fruit d'une correction apportée au chiffre initial (*VI mille CCLXVIII*), qui était pourtant juste, puisqu'il correspondait à une différence de 5201 années (conforme aux calculs médiévaux) entre la datation *anno mundi* et celle *anno Domini* (6268 - 1067). Ces corrections sont certainement le fait d'Arias lui-même, qui l'avoue au f° 26ra : *Secundum ego Arias exposui*, que l'on peut traduire : « Moi, Arias, j'ai exposé cela une seconde fois » (et non pas : « selon ce que moi, Arias, j'ai exposé »). Je remercie Michael I. Allen pour cette suggestion.



contestablement de bonnes aptitudes graphiques, tant il joue sur le module de sa minuscule, alternativement gros (pour le premier paragraphe) et petit (Planche 2):

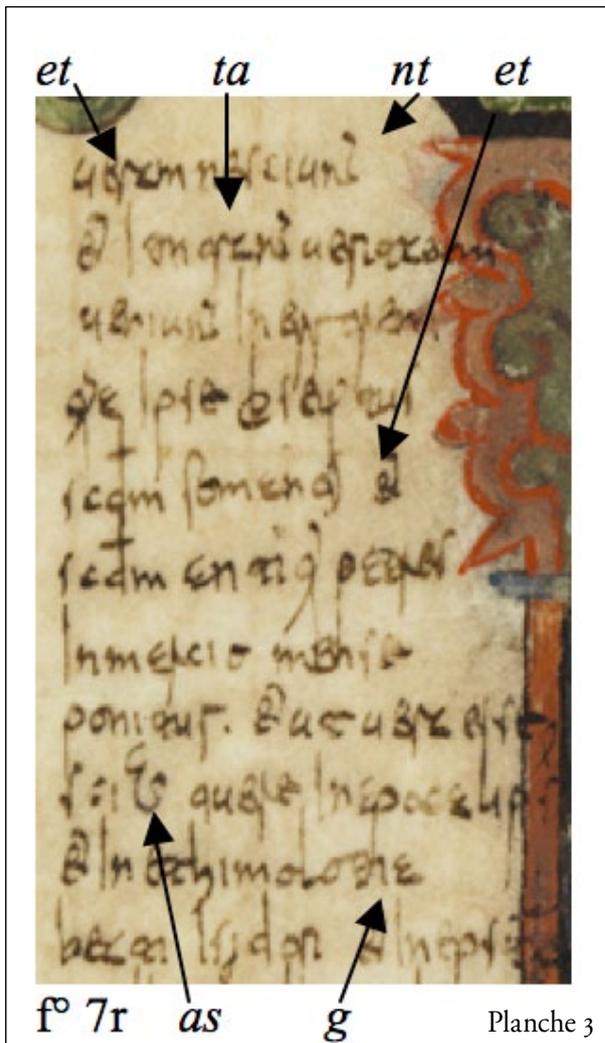
Simultanément, de nombreuses additions en cursive wisigothique sont ajoutées dans l'Antiphonaire par Arias I, notamment sur les folios 6v, 7r, 10r, 10v, 12rb, 18v-19r. Est ainsi copiée à côté du mois de février du calendrier (f° 6v, marge de gouttière) et du mois de mars (f° 7r, marge de reliure) (Planche 3) une note expliquant l'utilisation des deux séries de lettres du calendrier (lettres A-K et lettres dominicales A-G) lors d'une année bissextile. Dans un cadre situé en-dessous de trois petites tables de comput (f° 10r), une notice de la même main attire l'attention sur les modifications en cas d'année bissextile (ligne 1) ; puis elle commente le jeûne du 1^{er} janvier et justifie la date de l'Épiphanie pour les années bissextiles (lignes 2-6). Au verso du folio 10, sur lequel sont reproduites cinq roues astrono-

miques, le même copiste effectue quelques calculs computistiques dans la partie inférieure droite. Enfin, dans la partie supérieure des folios 18v-19r, au-dessus d'une grande roue de comput, figure une autre interpolation à propos des années communes et embolismiques.

Or, toutes ces additions en cursive sont de la même main : l'écriture, un peu maniérée, ajoute à l'occasion des fioritures aux lettres et souligne les pleins et les déliés ; les lettres sont identiques (en particulier le *g* et le *a*) ; les ligatures (en particulier *ta*, *et*, *te*, *as*) sont formées de la même façon ; les abréviations sont rigoureusement les mêmes.

Malgré la plus grande souplesse de son tracé et une plus nette accentuation des pleins et des déliés, la cursive du f° 18v émane très probablement de la même main, même si elle fut peut-être écrite à une autre époque (Planche 6):

Une notice (fol. 10v) permet de dater ces ajouts des années 1060-1064 : *In era millesima XLVIII^a* (1060),



bissexturn ad lune cursu XXIII : I^a feria deducit annus. In era mille CII (1064) fuit bissexturn, lune cursu VIII^o : VI^a feria deducit annum (Planche 7).

Enfin, l'identité de leur auteur-copiste nous est donnée à la fin d'un autre petit texte, écrit avec une encre plus pâle ou bien largement effacée par dilution, dans une cursive qui est de la même main : « Moi, Arias (I), je vis en Francie ce livre, que je n'avais jamais vu en Galice ». y (f° 12rb) (Planche 8).

Afin de gagner de la place et d'insérer son texte dans l'espace laissé disponible par le copiste suivant (dont nous étudions le texte p. 79 et suiv.), Arias I adopte un retrait à gauche plus réduit et ne respecte pas la réglure horizontale : il écrit dix lignes là où n'en sont tracées que neuf. Cette petite notice décrit la découverte en Francie

d'une *Histoire ecclésiastique tripartite* « composée par trois auteurs de Grèce, à savoir un saint évêque, Théodoret, et deux hommes, Sozomène et Socrate », et que le « sénateur Cassiodore » reçut d'un « Epiphane le Scholastique » – en fait la traduction latine réalisée par Epiphane à la demande de Cassiodore d'une compilation de ces trois auteurs (330-420) réalisée par Théodore Lecteur en 520-530¹⁵ :

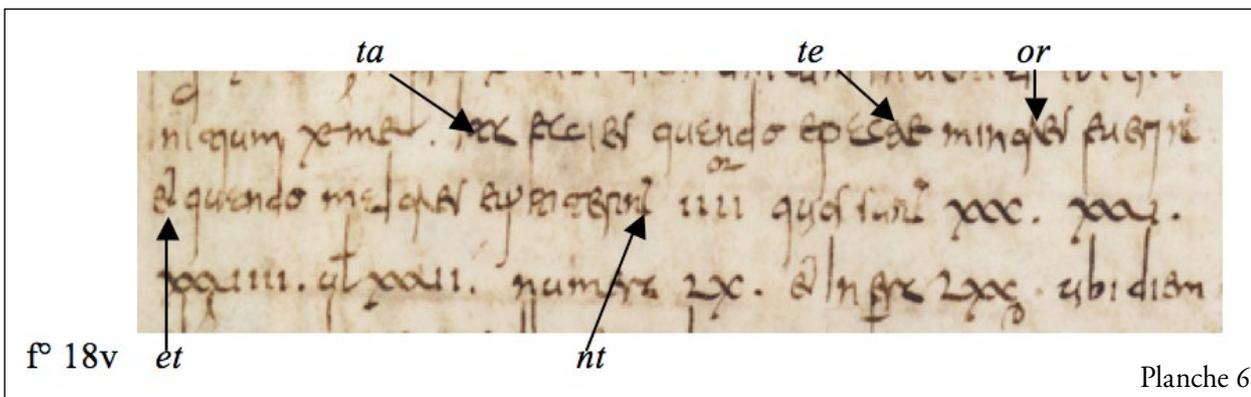
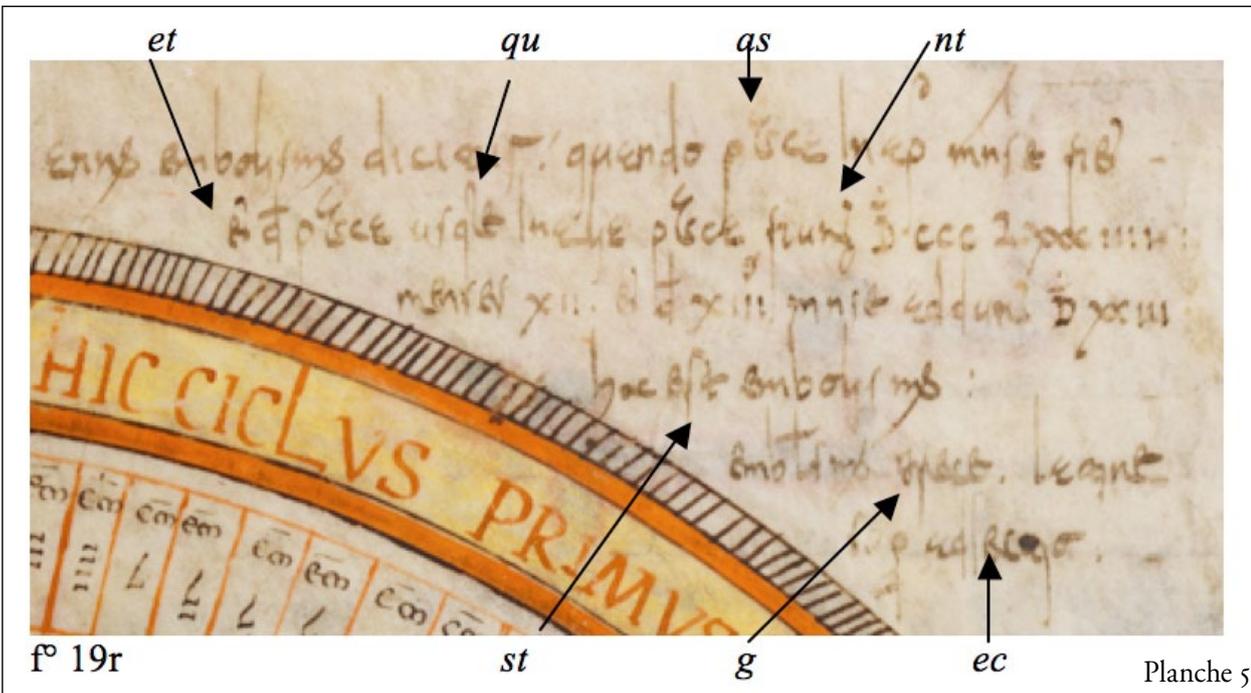
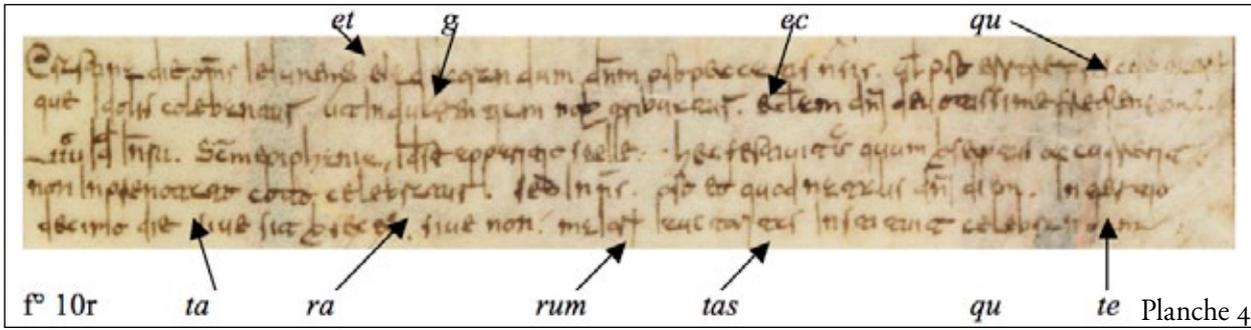
Est liber storia eclesiastica que dicitur tripartita / a tribus auctoribus de Grecia compositum, uno scilicet / Teodorito sancto episcopo et duobus uiris Sozomeno / et Socrater, incipiens a Constantino / imperatore usque ad Teodosium iuniorem per multa / interualla tempora. Cassiodorus senador / accipiens per Epifanium scolasticum et dedit sancto / uiro regi Teodosio. / Ego Arias uidi ipsum librum in Francia, que nondum / uideram in Gallicia.

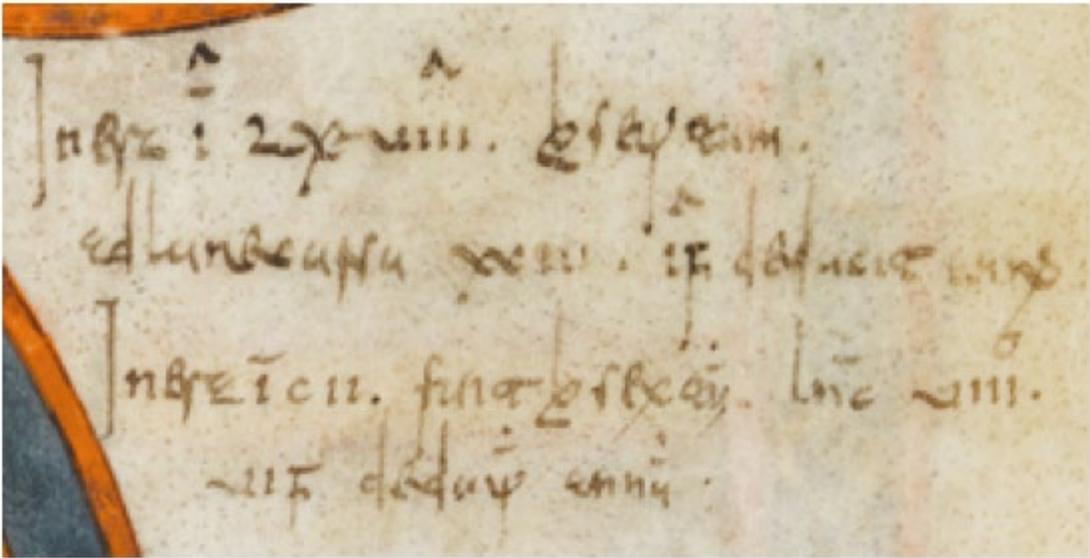
2/ UNE SEULE MAIN POUR DEUX ÉCRITURES ?

D'un strict point de vue paléographique, il faut bien reconnaître que cette théorie de deux Arias est celle qui s'impose naturellement, tant la minuscule et la cursive diffèrent entre elles par le *ductus* des lettres (par ex. le *g*) et celui des ligatures (par ex. *te*) ; à vrai dire, rien ne les rapproche si ce ne sont les similitudes habituellement rencontrées entre ces deux écritures – le *d* droit etc. Même leurs systèmes abrégatifs divergent, puisque la minuscule use du tilde pointé et la cursive de la seule barre horizontale.

Malgré cela, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'un seul et même copiste utilisant deux écritures différentes. En effet, ces différents ajouts en cursive et en mi-

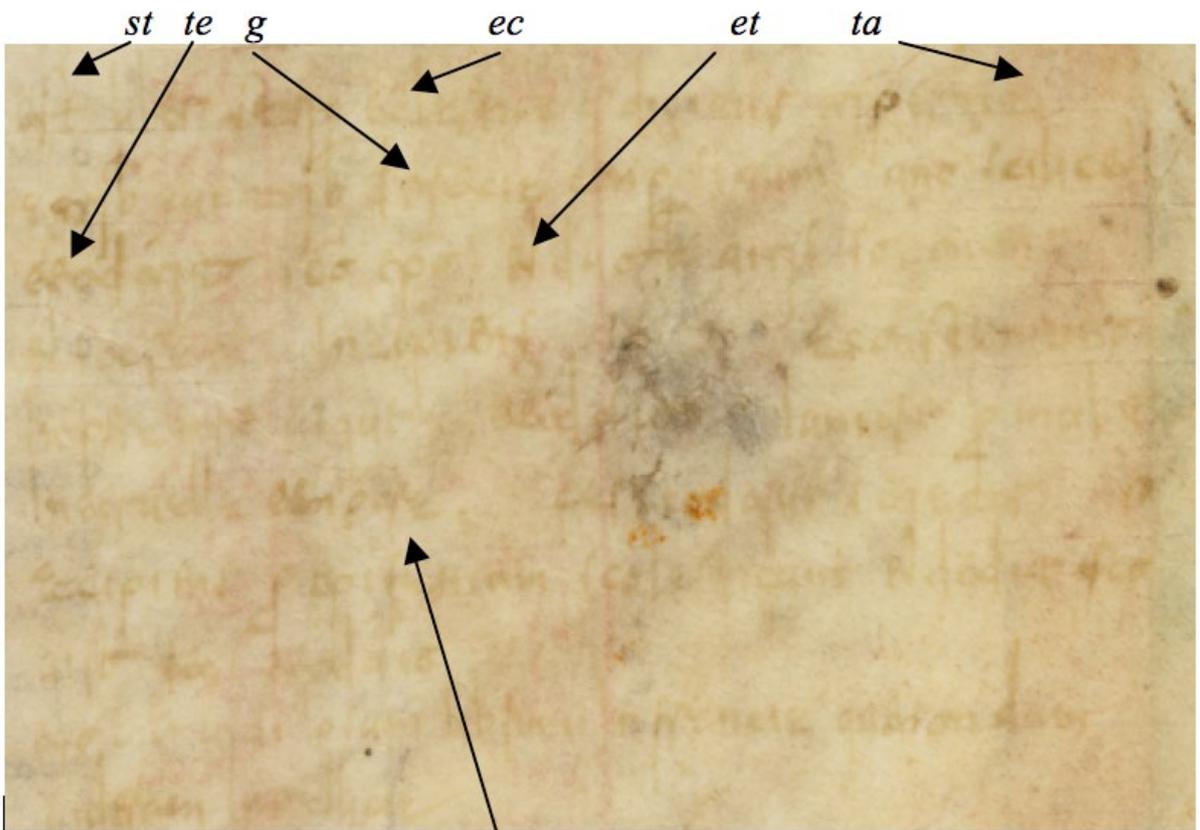
¹⁵ Pierre NAUTIN, « Théodore Lecteur et sa 'réunion de différentes Histoires' de l'Église », *Revue des études byzantines*, 52, 1994 (n° 52), p. 213-243. Sur ces trois auteurs : Hartmut LEPPIN, « The Church Historians (I): Socrates, Sozomenus, and Theodoretus », G. MARASCO (éd.), *Greek and Roman Historiography in Late Antiquity. Fourth to Sixth Century A.D.*, Leiden-Boston, Brill, 2003, p. 219-254. Cette *Historia tripartita* de Théodore faisait partie d'une vaste histoire ecclésiastique commençant avec Eusèbe et Gélase et poursuivie après 420 par Théodore lui-même : Michael WHITBY, « The Church Historians and Chalcedon », *ibid.*, p. 449-495, p. 467-472.





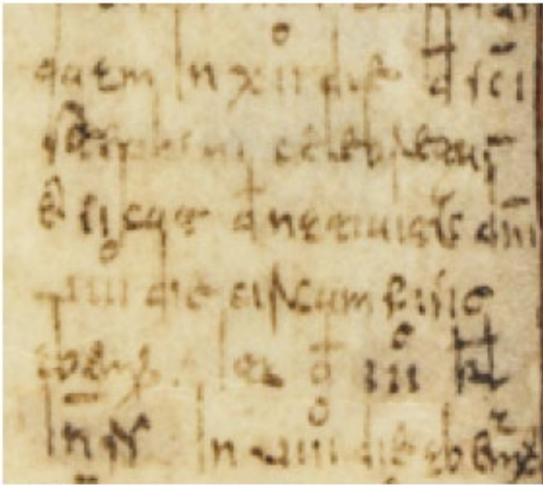
f° 10v

Planche 7



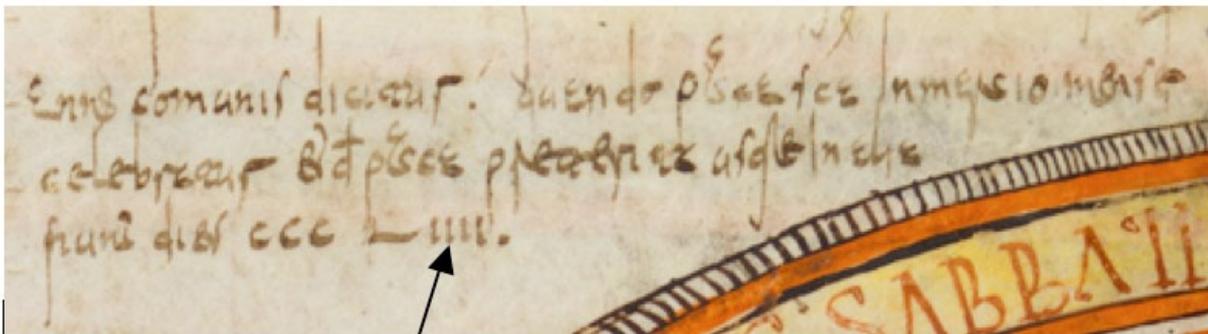
f° 12rb

Planche 8



fol. 7r

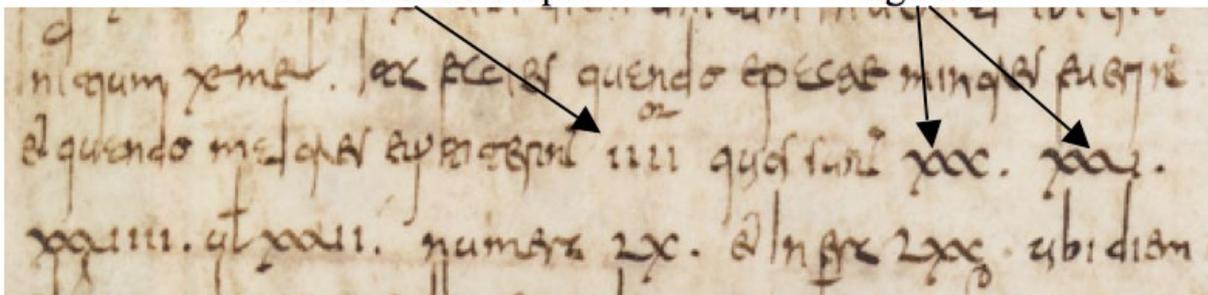
Planche 9



fol. 18v

barre d'arrêt oblique

ligatures



fol. 18v

Planche 10

barre d'arrêt oblique

NUMERŪ	SCDM	GRIGOS
mi 1	Dca qra	xiii
Dia ii	Dca qra.	xiiii
Tria iii	Dca pnae	xv
Quarta iiij	Dca q	xvi
Quinta v	Dca pta	xvii
Sex vi	Dca octa	xviii
Septa vii	Dca nona	xiiii
Octa viii	Ecusi	xc
Enna ix	Custna	xxc
Dca x	Sna	x
Dca xia xi	Sodina	l
Dca xii	Solina	lxx

fol. 26r

ligatures

Planche II

minuscule ont tous en commun de traiter exclusivement de computistique. En outre, ces textes s'inspirent largement de sources identiques : l'interpolation des folios 18v-19r se trouve dans les deux manuscrits Escorial n° D-I-2 et D-I-1 (992, San Millán de la Cogolla)¹⁶, où figurent aussi de nombreux passages du traité de comput¹⁷.

Enfin, ajoutons un argument proprement paléographique, même s'il est plus faible : les chiffres sont toujours tracés par Arias I et Arias II de la même manière, notamment les ligatures unissant les X et les V. La différence est nette entre ces chiffres et ceux originellement écrits au dixième siècle dans les folios introductifs de l'Antiphonaire ; par exemple, chez ces derniers, les barres d'arrêt des jambages sont horizontales, alors qu'elles sont systématiquement obliques sous la plume d'Arias (Planches 9-12).

Il est donc probable qu'un seul et même Arias ait ajouté les principaux passages en cursive et en minuscule wisigothiques dans les folios introductifs de l'Antiphonaire. A cet égard, cette capacité pour un seul et même copiste à maîtriser deux écritures différentes, qui ne se contaminent pas, est parfaitement attestée à l'époque : dans le manuscrit Escorial n° D-I-2, Vigila écrit en minuscule, en capitale et en lettres allongées¹⁸. Certains faussaires n'hésitent pas même à imiter d'anciennes écritures, à l'instar de l'abbé Berengosus de Saint-Maximin de Trèves (1106/7-1125) réalisant un faux privilège d'Henri III pour Fulda (1111)¹⁹.

Durant ces années 1060, deux Arias léonais sont envisageables, même si, malheureusement, leurs écritures ne nous sont connues par aucun autre document original. Le premier est Arias Díaz (*Arias Didaz* ou *Didaci*), « diacre » et principal *notarius* du roi²⁰. Il apparaît comme tel dans

plusieurs actes importants (transmis sous forme de copies) : une confirmation des biens et privilèges de l'évêché de León en 1047 (monogramme *Ari*)²¹ ; une confirmation de privilèges à l'évêché de Palencia en 1059 (monogramme *ARIS*)²² ; une donation à Celanova en 1061²³ ; la grande donation à San Juan Bautista/San Isidoro de León (après la translation du corps du Sévillan)²⁴ ; et deux actes à destination de l'église de Santiago (1065)²⁵ ; il est aussi nommé juge par le roi en 1062 pour régler un litige impliquant l'évêque de Lugo²⁶. Dans un jugement du roi Alphonse VI en faveur de l'évêque Pélage de León en 1067, Arias Díaz apparaît de nouveau comme scribe (avec son monogramme *Arias*) aux côtés d'un autre Arias, Arias Vimaraz, qui figure parmi les témoins invoqués par le prélat devant le roi contre le plaignant²⁷. Cet Arias Vimaraz – second scribe possible – est ensuite très actif dans l'entourage de l'évêque : mentionné comme témoin dans plusieurs documents léonais à partir de 1073, il effectue cette même année en tant que « confrère et procureur » du chapitre de Santa María de León un échange avec l'évêque dudit lieu²⁸ ; il est sans doute témoin d'un pacte en 1076 entre l'évêque Pélage et plusieurs hommes pour une terre²⁹.

Cependant, Arias Díaz s'impose au détriment d'Arias Vimaraz pour trois raisons. Tout d'abord, ce *notarius*

²¹ José Manuel RUIZ ASENCIO (éd.), *Colección documental del archivo de la catedral de León (775-1230)*, t. IV : 1032-1109, León, Centro de Estudios e Investigación San Isidoro, 1990, coll. Fuentes y estudios de historia leonesa (44), n° 1048, p. 226 (copie du XIIe s.). Arias Díaz confirme aussi une donation de l'infante Elvire à l'évêché de León en 1077 : *ibid.*, n° 1207 (*Tumbo de la catedral de León*, a° 1124).

²² P. BLANCO LOZANO (éd.), *Colección diplomática de Fernando I...*, *op. cit.*, n° 54, p. 152 (copie du XIIe s., acte suspect).

²³ *Ibid.*, n° 59, p. 160 (*Tumbo de Celanova*, treizième siècle).

²⁴ *Ibid.*, n° 66, p. 172 (copie de la fin du onzième siècle).

²⁵ Manuel LUCAS ÁLVAREZ (éd.), *La documentación del Tumbo A de la catedral de Santiago de Compostela : estudio y edición*, León, Centro de Estudios e Investigación San Isidoro, 1997, coll. Fuentes y Estudios de Historia Leonesa (64), n° 69, p. 193.

²⁶ Avelino de Jesus DA COSTA (éd.), *Liber Fidei Sanctae Bracarensis Ecclesiae*, Braga, Junta Distrital, vol. I (1965), n° 23, p. 253-255.

²⁷ Andrés GAMBRA (éd.), *Alfonso VI : cancellería, curia e imperio*, t. II : *Colección diplomática*, León, Centro de Estudios e Investigación San Isidoro, 1998, coll. Fuentes y Estudios de Historia Leonesa (63), n° 2, p. 7 (*Tumbo de la catedral de León*, a° 1124). Il confirme encore un acte de l'infante Elvire en 1077 (*ibid.*, n° 1207).

²⁸ J.M. RUIZ ASENCIO (éd.), *Colección documental del archivo de la catedral de León*, t. IV, *op. cit.*, n° 1189, p. 437-439. Il apparaît ensuite jusqu'en 1087 dans de nombreux documents léonais : *ibid.*, n° 1190 (*equonimus*), 1191, 1199, 1205, 1208, 1211, 1213 (...) 1242.

²⁹ *Ibid.*, n° 1198, p. 463.

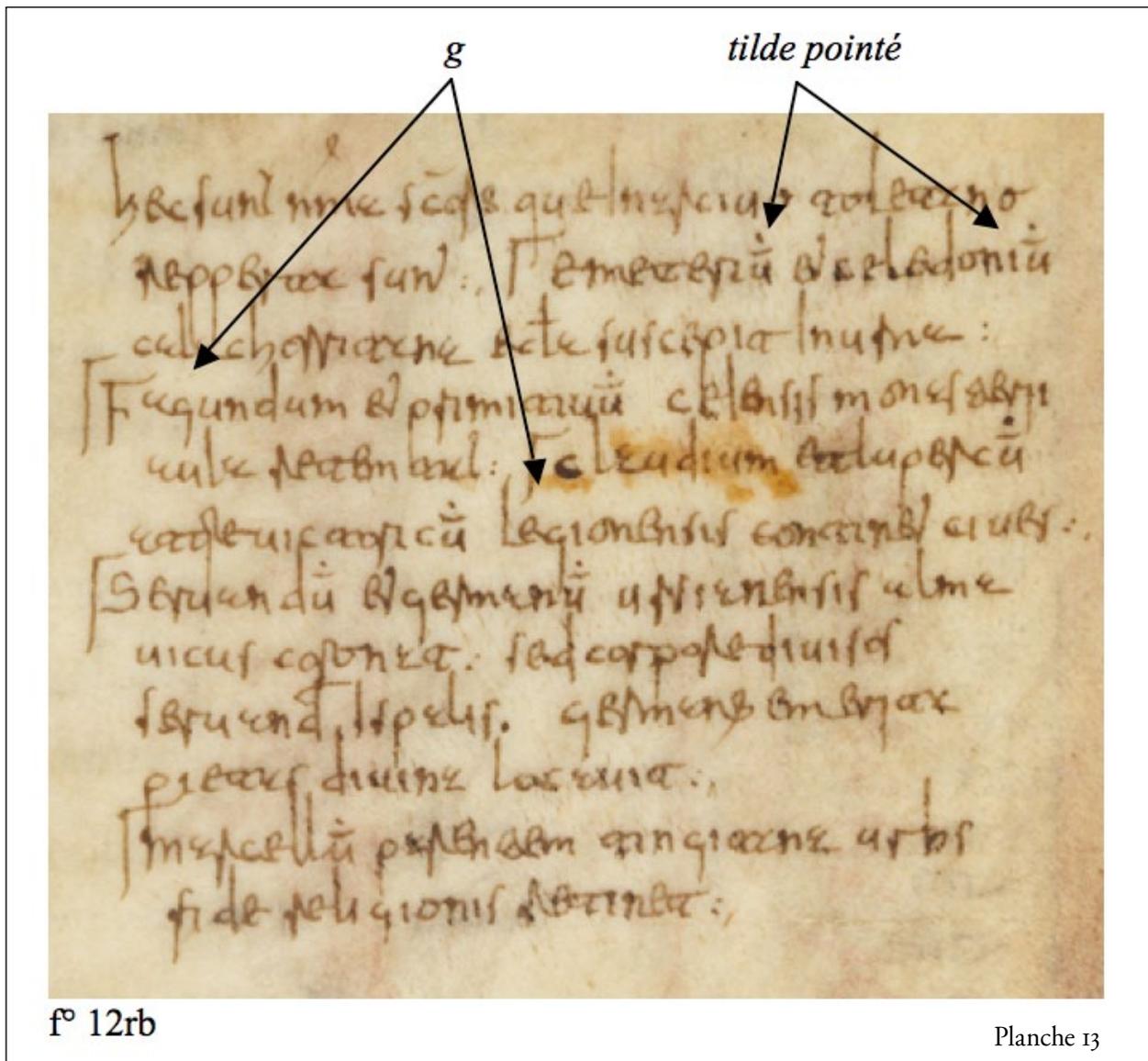
¹⁶ A. CORDOLIANI, « Les textes et figures de comput... », art. cit., p. 266.

¹⁷ Juan GÓMEZ PALLARÉS, « Sobre manuscritos latinos de computo en escritura visigótica », *Hispania Sacra*, 39, 1987, p. 25-48. Ils se trouvent également dans le codex Bibliothèque nationale de France, Nouvelle acquisition latine n° 2169 (1050/1100, Silos).

¹⁸ J. A. FERNÁNDEZ FLÓREZ et M. HERRERO DE LA FUENTE, « Copistas y colaboradores en el monasterio de Albelda », art. cit.

¹⁹ Theo KÖLZER, « Le faussaire au travail », dans Michel ZIMMERMANN (dir.), *Auctor et Auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, Paris, École des Chartes, 2001, coll. Mémoires et documents de l'École des Chartes (59), p. 477-485, p. 480-481.

²⁰ *Ibid.*, p. 26-27.



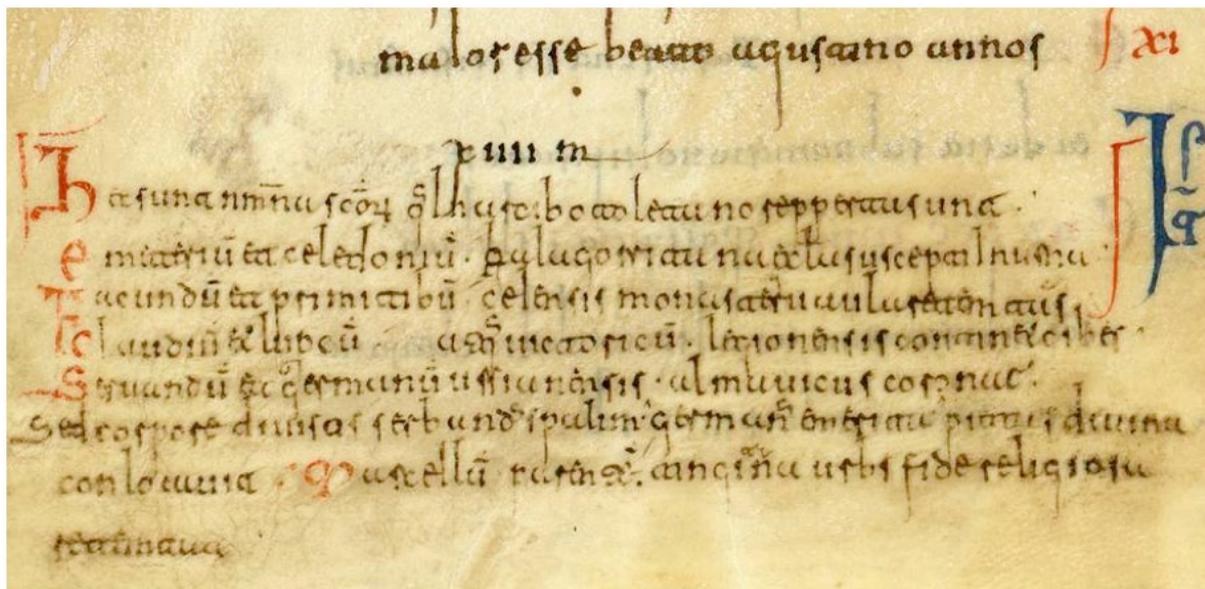
du roi était, de par sa profession, spécialiste en écriture. Ensuite, son activité diplomatique se déploie surtout durant les années 1060, qui correspondent précisément à l'époque de ces additions en minuscule et en cursive. Enfin, cette identification confirmerait la proximité de l'Antiphonaire avec la royauté léonaise – proximité par ailleurs attestée par l'ajout de plusieurs seings de la famille royale (Ferdinand I^{er}, sa femme Sancha et leurs enfants) à la même époque (1062-1063)³⁰.

3/ UNE AUTRE NOTICE D'ARIAS (FOL. 12RB) ?

A côté de ces deux écritures minuscule et cursive nettement distinguées, un seul texte dans les folios introductifs de l'Antiphonaire témoigne d'une influence de la minuscule sur la cursive – influence à l'origine de la « semi-cursive » – : il s'agit de la petite notice ajoutée en bas de la seconde colonne du folio 12r et énumérant « les noms des saints qui furent trouvés dans

³⁰ Thomas DESWARTE, « Royauté et liturgie dans le monde léonais :

l'Antiphonaire de León », *Cahiers de civilisation médiévale* [à paraître, 2014].



RAH 78, f° 193v-a

Planche 14

les archives de Tolède ». La cursive de cette liste de saints antiques (accompagnés du lieu de dépôt de leurs reliques) diverge notablement de celle d'Arias en raison de son emprunt du *g* et du tilde pointé à la minuscule : la contamination reste donc limitée à une lettre et au système abrégatif (Planche 13).

Par ailleurs, la mise en page de cette notice, écrite suivant les lignes horizontales de la réglure et dotée d'un important retrait à gauche, diffère profondément de celle du texte écrit juste avant par Arias et narrant sa découverte en Francie d'une *Histoire ecclésiastique tripartite*. L'analyse de la mise en page et de l'écriture nous conduit donc à la même conclusion: la petite liste de « noms de saints » est d'une autre main que celle d'Arias. Or, une même notice de « noms des saints » fut ajoutée en minuscule par une autre main dans le manuscrit Real Academia de la Historia (désormais RAH) n° 78 (Rioja, probablement San Millán ou Nájera, début du onzième siècle), en bas de la première colonne du folio 193v³¹ (Planche 14).

Malgré quelques menues différences orthographiques, grammaticales et lexicologiques, ces deux

versions des manuscrits ACL 8 et RAH 78 sont très proches, y compris dans leur présentation, puisqu'un alinéa (ACL 8) ou une majuscule rouge (RAH 78) mettent en valeur les mêmes débuts de phrases (la version de RAH 78 est entre parenthèses) :

Hec sunt nomina sanctorum que in arcibus Toletano repperta sunt. Emeterium et Celedonium Calachorritana (Kalagorritana) eclesia suscepit in urna. Facundum (Facundum) et Primitium (Primitium) Ceiensis monasterii aula retentat (retemtans). Claudium et Lupercum atque Victorium Legionensis continet cives (cibes). Seruandum et Germanum Ursinensis (Ursianensis) alma uicus coronat, sed corpore divisos Seruandus (Serbandus) Spalis (Spalim), Germanus Emerita pietas diuina locavit (conlocavit). Marcellum parentem Tingitana urbs fide religionis (religiosa) retinet (retemtat).

Là encore, le choix de la cursive dans un cas (l'Antiphonaire de León), de la minuscule dans l'autre, nous renseigne sur le statut de ce texte – qui est à ma

³¹ Elisa RUIZ GARCÍA, *Catálogo de la sección de códices de la Real Academia de la Historia*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1997, p. 395-405.

connaissance le premier du genre en Péninsule. Dans RAH 78, cette notice est interpolée après une liste des empereurs persécuteurs et de leurs victimes martyrisées (f° 193ra-193va), afin de la compléter (seuls Facond et Primitif sont communs aux deux listes) : en clair, l'usage de la minuscule (et des capitales rouges) ambitionne d'octroyer à l'addition un statut identique à celui du texte principal. En revanche, dans ACL 8, cette notice est recopiée avec un objectif bien différent : écrite en cursive, elle est visuellement bien distinguée des tables de conversion (sous, onces, siliques...) du f° 12r, dont elle est totalement indépendante ; en position subordonnée au sein du manuscrit, elle apporte manifestement quelques informations sur des saints figurant dans le calendrier (f° 6v-9r) – Emetère et Céleodine à Calahorra (2 mars) ; Facond et Primitif au monastère de Ceia (Sahagún) (29 novembre) ; Claude, Luperque et Victoricus à León (30 octobre) ; Servand à Séville et Germain à Mérida (23 octobre) ; et leur père Marcel à Tanger (31 octobre).

4/ LE POLYGRAPHISME

Il est maintenant temps de répondre à nos interrogations premières. Certains copistes sont polygraphes et usent intentionnellement de diverses écritures – que l'on peut alors classer en « degrés » (*grade of script*) selon l'expression de Julian Brown³² – en fonction du public visé, de la nature du texte copié et, ce qui nous importe ici le plus, du statut que l'on souhaite lui donner dans le manuscrit. Ce polygraphisme s'enracine dans l'apprentissage d'alphabets différents, tant la minuscule et la cursive wisigothiques sont deux écritures autonomes depuis le septième siècle³³ : la maîtrise de plusieurs systèmes graphiques ne provoque

donc pas forcément de contamination scripturale. Selon notre hypothèse la plus probable, un seul et même Arias choisit ainsi une minuscule dépourvue de tout trait de cursive pour le traité de comput inséré dans l'Antiphonaire de León, et la cursive pour les commentaires explicatifs ajoutés sur les folios introductifs de ce manuscrit.

Même chose pour Vigila, qui copie en *litterae elongatae* un acte original daté de 950, et écrit en minuscule le texte principal du ms. Escorial n° D-I-2, les épigraphes en capitale et les réclames en lettres allongées. A Sahagún, le prêtre Munio copie en 1110 le *Becerro Gótico* en minuscule wisigothique ainsi que, entre 1102 et 1115, des documents originaux et des copies d'actes antérieurs en minuscule et en *litterae elongatae*³⁴ ; à Eslonza, un moine dénommé Martín utilise alternativement dans six documents entre 1100 et 1116 la minuscule wisigothique et la caroline, sans jamais que l'une influence l'autre³⁵. Un dernier exemple mérite d'être cité : celui de Florencio du monastère San Pedro de Valeránica, dont nous avons conservé quatre manuscrits écrits principalement en minuscule et deux actes en lettres allongées³⁶. Dans le monde franc, polygraphisme et hiérarchisation des écritures fonctionnent semblablement de conserve : un certain Gundohinus écrit en 754 un *Évangélaire* (Autun, Bibliothèque municipale n° 3) en utilisant la minuscule et, pour le texte des évangiles, une onciale encore maladroite³⁷ ; plus tard, les

³⁴ José A. FERNÁNDEZ FLÓREZ, MARTA HERRERO DE LA FUENTE, « Libertades de los copistas en la confección de cartularios : el caso del Becerro Gótico de Sahagún », E. CONDELLO, G. DE GREGORIO (dir.), *Scribi e colofoni. Le sottoscrizioni di copisti dalle origini all'avvento della stampa : Atti del seminario di Erice, X Colloquio del Comité international de paléographie latine* (23-28 octobre 1993), Spolète, Centro italiano di Studi sull'Alto Medioevo, p. 301-324, p. 308-311 et planches ; MARTA HERRERO DE LA FUENTE, « De Cluny a Sahagún : la escritura carolina en el monasterio de Sahagún (siglos XI-XII) », Marie-Clotilde HUBERT et al. (dir.), *Le statut du scribe au Moyen Age : actes du XIIe colloque scientifique du Comité international de paléographie latine* (Cluny, 17-20 juillet 1998), Paris, 2000, coll. Matériaux pour l'histoire publiés par l'École des chartes (2), p. 29-40, p. 37-38.

³⁵ José Manuel RUIZ ASENCIO, « Notas sobre la escritura y monogramas regios en la documentación real astur-leonesa », *Monarquía y sociedad en el reino de León. De Alfonso III a Alfonso VII*, t. I, León, Centro de Estudios e Investigación San Isidoro, 2007, coll. Fuentes y estudios de historia leonesa (117), p. 265-312, p. 304-307.

³⁶ Elena GARCÍA MOLINOS, « Florencio de Valeránica, calígrafo y notario del siglo X », *El reino de León en la Edad Media*, t. XI, León, 2004, p. 241-430.

³⁷ Armando PETRUCCI, *Writers and Readers in Medieval Italy. Studies in the History of Written Culture*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1995, p. 81 et suiv.

³² Par ex. : Julian BROWN, « The Irish Element in the Insular System of Scripts to circa A.D. 850 », *A Palaeographer's View: Selected Writings of Julian Brown*, Janet Bately, Michelle Brown, Jane Roberts (éd.), Londres, Harvey Miller, 1993, p. 201-220.

³³ En dernier lieu : Jesús ALTURO, « La escritura visigótica. Estado de la cuestión », *Archiv für Diplomatik, Schriftgeschichte, Siegel- und Wappenkunde*, 50, 2004, pp. 347-386, p. 379-383 ; Isabel VELÁZQUEZ SORIANO, « La escritura visigótica cursiva en su periodo primitivo », Jesús Alturo, Miquel Torras, Ainoa Castro (éd.), *La escritura visigótica en la Península ibérica : nuevas aportaciones*, Bellaterra, Universitat Autònoma de Barcelona, 2012, coll. Congressos (3), p. 15-54.

poèmes et les prières du *Liber benedictionum*, rédigé puis révisé par le moine Ekkehart IV de Saint-Gall (ca 1010-1060), sont en minuscule caroline, alors que les gloses interlinéaires et marginales sont dans une écriture plus cursive³⁸.

L'abbaye du Mont-Cassin, où se rencontrent l'écriture locale bénéventaine et la caroline venue du monde franc, constitue un autre bon observatoire de ce phénomène, ici étudié par Francis Newton³⁹. Un certain Grimoald copie ainsi sous l'abbé Desiderius du Mont-Cassin (1058-1087) trois manuscrits dans une minuscule bénéventaine pure de toute influence extérieure (MC 104 et 109, Vat. lat. 3784). En revanche, dans le beau manuscrit 230, il use très ponctuellement de la caroline, notamment pour les titres et ce vraisemblablement dans un but purement pratique : la souplesse de la minuscule franque lui permet soit de gagner de la place, soit d'occuper un espace plus important. Ce digraphisme apparaît parfois de manière éclatante lorsque le copiste relâche son attention : ainsi en est-il à deux occasions dans le manuscrit 359 du Mont-Cassin, où le copiste principal adopte brutalement la caroline (vraisemblablement sa première écriture) durant quelques lignes avant de revenir à la bénéventaine (p. 358).

5/ LA MIXITÉ GRAPHIQUE

A contrario, la mixité graphique semble en premier lieu se manifester sous la plume de scribes monographes. Certes, certains copistes digraphes peuvent la pratiquer, inconsciemment ou non, mais toujours de manière très ponctuelle : lorsque le copiste principal du manuscrit 359 du Mont-Cassin renonce au bout de trois lignes à l'écriture caroline et revient à la bénéventaine, la transition entre les deux écritures s'opère par le biais de deux mots (*de gentilibus*) écrits au moyen des deux

alphabets⁴⁰ ; la caroline dont use quelque fois Grimoald dans le manuscrit 230 s'avère très légèrement influencée par l'écriture bénéventaine, notamment dans les *e*⁴¹ ; enfin, d'autres copistes de ce monastère introduisent de manière intentionnelle dans leur écriture bénéventaine une ou deux lettres venues d'un autre alphabet (caroline, onciale...), en particulier en fin de lignes afin de gagner de la place⁴².

Cependant, la plupart du temps, cette mixité graphique est le fait de copistes ne maîtrisant parfaitement qu'un seul alphabet et incorporant involontairement certains éléments graphiques venus d'une autre écriture : le mélange des écritures manifeste alors la porosité de l'écriture d'un scribe monographe soumise à la pression d'une autre. Cette mixité, qui suppose une certaine indifférenciation des alphabets, est plus nette dans les chartes et dans les manuscrits de moindre qualité. En témoigne l'écriture de *Cidi*, copiste dans la région de Valdoré (Crémenes, León) : dans les vingt-six chartes que l'on conserve de lui entre 1001 et 1030, il utilise une cursive qui, avec le temps, s'ouvre très timidement à la minuscule – comme le prouvent la lettre *g* de deux documents de 1029 et 1030, ainsi que l'abréviation *q + s* suscrit (pour *que*) en 1019 et 1030⁴³. C'est aussi le cas du copiste de la petite liste de « noms de saints » de notre antiphonaire (f° 12rb), qui incorpore dans sa cursive quelques éléments graphiques empruntés à la minuscule.

La mixité graphique est caractéristique des périodes de transition graphique, par exemple lorsque les copistes carolingiens adoptent la minuscule caroline tout en continuant d'utiliser à l'occasion des lettres antérieures à la réforme, en particulier le *a* ouvert. C'est de cette manière que s'opère au neuvième siècle la transition graphique en Catalogne, qui amène cette région à abandonner son ancienne écriture wisigothique. Dans

⁴⁰ *Ibid.*, p. 88.

⁴¹ *Ibid.*, p. 89-95.

⁴² *Ibid.*, p. 86 et suiv. Cependant, rien ne nous assure du réel digraphisme de ces copistes.

⁴³ MARTA HERRERO DE LA FUENTE, JOSÉ A. FERNÁNDEZ FLOREZ, « Cidi, 'scriptor' de documentos altomedievales del fondo monástico de Otero de las Dueñas », *Escritos dedicados a José María Fernández Catón*, León, Centro de estudios y investigación 'San Isidoro', 2004, coll. Fuentes y estudios de historia leonesa (100), p. 651-688, p. 676 et suiv.

³⁸ Je remercie mon ami Vincent Debiais (CESCM) d'avoir attiré mon attention sur ce manuscrit, qui est consultable en ligne : <http://www.codices.unifr.ch/fr/list/one/csg/0393>.

³⁹ FRANCIS NEWTON, *The scriptorium and library at Monte Cassino, 1058-1105*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, respectivement p. 34-51, 89-95 et 86-89.

les actes à partir de 833 et, surtout, des années 870, l'écriture péninsulaire est influencée par la minuscule caroline, souvent utilisée pour quatre lettres (*a*, *g*, *t* et *e*) ; mais cette écriture reste bien fondamentalement wisigothique, par la plupart de ses abréviations et la majorité de ses lettres. Quand la caroline apparaît en tant que telle durant les années 880, elle est en revanche souvent accompagnée de réminiscences wisigothiques, par la suite de moins en moins nombreuses ; vers 900, cette caroline est désormais largement utilisée, tandis que perdure l'usage de l'écriture péninsulaire dans les zones reculées. De même, les manuscrits sont souvent rédigés à partir du second quart du neuvième siècle en caroline ou dans une wisigothique influencée par l'écriture franque, avant que ne s'impose au siècle suivant la caroline, encore parfois accompagnée de survivances graphiques wisigothiques⁴⁴.

En revanche, le passage de la wisigothique à la caroline dans le royaume de León-Castille donne lieu à une mixité graphique plus limitée. La caroline apparaît ainsi d'emblée très largement dépourvue de toute influence wisigothique, comme sous la plume de Martín à Eslonza. Les contaminations sont peut-être un peu plus fréquentes de la caroline vers la wisigothique : Pedro II écrit à Sahagún vers 1100 une minuscule et une cursive indépendantes l'une de l'autre, mais qui contiennent quelques lettres (notamment les majuscules) et abréviations venues d'outre-Pyrénées⁴⁵. En fait, de nombreux copistes castillano-léonais s'avèrent parfaitement

digraphes : la caractéristique de cette époque est donc moins la mixité graphique que le polygraphisme et le « multigraphisme », c'est-à-dire la coexistence dans un même *scriptorium* de copistes utilisant chacun des écritures différentes⁴⁶.

Derrière les deux écritures attribuées à Arias dans les folios introductifs de l'Antiphonaire de León, se cache donc probablement une seule et même personne maîtrisant parfaitement la minuscule et la cursive wisigothiques. Cette polygraphie, bien attestée par ailleurs, permet à un copiste d'organiser seul d'un point de vue visuel les différents éléments textuels d'un manuscrit. En revanche, durant le premier Moyen Âge, cette capacité à maîtriser plusieurs écritures ne semble pas expliquer la plupart des cas de mixité graphique ; nous n'avons à aucun moment pu identifier de copistes polygraphes usant régulièrement d'une écriture mixte. Habituellement, plus un copiste maîtrise ses différentes écritures, moins il les mélange. L'écriture mixte, qui implique une certaine indifférenciation des alphabets, ne semble jamais être la troisième écriture d'un copiste mélangeant deux écritures qu'il domine parfaitement ; bien au contraire, elle paraît être l'unique écriture d'un scribe dont l'alphabet principal est soumis à la pression d'une autre écriture, qu'il ne domine qu'imparfaitement. Notre hypothèse est donc que polygraphisme et mixité graphique constituent la plupart du temps, dans les chartes et les manuscrits du haut Moyen Âge, deux réalités distinctes et même contradictoires.

⁴⁴ Anscari M. MUNDÓ et Jesús ALTURO, « La escritura de transición de la visigótica a la carolina en la Cataluña del siglo IX », *Actas del VIII Coloquio del Comité Internacional de Paleografía Latina* (Madrid-Toledo, 1987), Madrid, 1990, p. 131-138. Version augmentée : Jesús ALTURO y PERUCHO, « Escritura visigótica y escritura carolina en el contexto cultural de la Cataluña del siglo IX », *Memoria Ecclesiae*, 2, 1991, p. 33-44.

⁴⁵ María Isabel OSTOLAZA ELIZONDO, « La transición de la escritura visigótica a la carolina en los monasterios del reino de León », *Actas del VIII Coloquio del Comité Internacional de Paleografía Latina, op. cit.*, p. 149-163, p. 155.

⁴⁶ Ainsi en est-il des moines Domingo (1122-1159) et Pelagio (1141-1143) à San Vicente de Oviedo, qui usent respectivement de la minuscule wisigothique et de la caroline : Miguel CALLEJA PUERTA, « De la visigótica a la carolina en los documentos del archivo de San Vicente de Oviedo : la escritura de Dominicus y Pelagius », José Antonio FERNÁNDEZ FLÓREZ, Sonia SERNA SERNA (éd.), *Paleografía I: La escritura en España hasta 1250* : IV jornadas de ciencias y técnicas historiográficas (Burgos, 2006), Universidad de Burgos, 2008, p. 191-200.

